

Musée de Salagon
04300 Mane
04 92 75 70 50
<http://www.musee-de-salagon.com>



APPEL À CONTRIBUTION

*Dix-neuvième séminaire annuel
d'ethnobotanique du domaine européen*

Une balade en forêt ?

Jeudi 8, vendredi 9 et samedi 10 octobre 2020



Une balade en forêt ?

*Deux chemins divergeaient dans un bois, et moi
J'ai pris le moins battu
Et c'est cela qui a tout changé*

Robert Frost, "The road not taken", 1916.

Si elle régresse globalement dans le monde à cause des déforestations et des incendies, la forêt progresse en Europe, ce qui rassure, et tend à fausser les perspectives. Mais de quelle(s) forêt(s) s'agit-il ? Beaucoup ne font même pas la différence entre forêt "naturelle" et plantation d'arbres.

Entre la forêt primaire et le boisement en pins d'Autriche, quoi de commun, quelles différences ? Et entre la forêt, le bois, le bosquet, la hêtraie, la chênaie, le pré-bois de mélèzes, le maquis, la forêt lointaine et la forêt urbaine ?

Du dedans, on ne nomme pas la forêt. Les sociétés qu'elle héberge y diffusent des parentés, y côtoient les esprits, y trouvent des sens aux rêves. Cette socialisation est la seule façon de passer outre le fait de forêt, impénétrable.

Quand elle est territoire quotidien, la forêt n'est jamais un espace qu'on penserait pour lui-même.

Dès qu'on vit en-dehors, dans l'ouvert, dès qu'on projette un avenir à distance des arbres, la forêt perd le statut de territoire, se scinde en réserve de bois, de gros gibier et d'histoires, miraculeuses ou terrifiantes.

Toute proche des sociétés qu'elle pouvait être dans l'espace de nos pays, beaucoup lui tournaient le dos, ou ne la voyaient que de biais : la forêt était là, les humains lui étaient marginalement présents.

La forêt, c'est aussi des *lisières*.

Il y a encore ce paradoxe : l'arbre isolé se fait présence plutôt rassurante, voire amicale, tandis que le peuple des arbres construit un labyrinthe où le jour se perd. Dès les origines, la forêt est le territoire de l'ombre qu'on redoute.

Dans les forêts européennes, exploitées depuis des siècles, les vieux arbres sont rares. On les trouve surtout dans l'espace rural, où ils ont connu des fonctions diverses avant de prendre valeur "patrimoniale". La forêt est d'une autre nature que les "arbres vénérables"¹.

Les premières sociétés de l'Ancien Monde tempéré ont pu voir une catastrophe dans le retour des arbres après le recul du front glaciaire : le regain forestier fit disparaître rapidement la grande faune chassée au Paléolithique supérieur. La crainte suscitée par la forêt en résulte peut-être.

En Amérique du Nord, pour favoriser l'extension des bisons, les Indiens dits "des plaines" n'ont-ils pas converti par le feu la forêt en Grande prairie propice aux ruminants sauvages ?

Chez les peuples forestiers intertropicaux et péri-arctiques, où la pression humaine ne s'exerce que ponctuellement dans l'espace et le temps, l'intégrité des milieux boisés sera peu affectée avant l'arrivée du chemin de fer transporteur de bûcherons et de grumes.

Tout à l'inverse, les sociétés de l'Antiquité dévastent le bassin méditerranéen, des cèdres chypriotes convertis en sarcophages aux chênes provençaux qui cuisent la brique, la chaux et la tuile des villes romaines. Durant le Moyen-Âge européen, seuls les domaines royaux, seigneuriaux et religieux sont encore plus ou moins préservés des coupes.

1 Les "vieilles forêts" sont aujourd'hui définies par la présence de TGB (très gros bois) ou de TTGB (très très gros bois !), entre autres repères... Sur l'arbre en lui-même, voir les Actes du séminaire de 2002 : *Plantes, sociétés, savoirs, symboles. Matériaux pour une ethnobotanique européenne*, 2^e vol, "L'arbre dans l'usage et l'imaginaire du monde ; la plante, de l'aliment au remède", Mane, Alpes de Lumière & Salagon, *Les Cahiers de Salagon*, 10.

Dans les civilisations de l'ouvert, la forêt, outre ses fonctions techniques et cynégétiques, est un lieu de projections contradictoires. Voici seulement soixante-quinze ans, les charbonniers piémontais des Alpes du Sud, gens regardés comme sauvages, étaient tenus à distance.

En 2020, alors que le couvert forestier intertropical rétrécit, on va s'initier en une semaine à la "communication avec l'invisible" auprès des chamanes amazoniens, moins coûteusement on se ressource à "Brocéliande" (Paimpont fait moins arthurien) ; et l'on s'intéresse au devenir des "peuples de la forêt", de peu d'importance aussi longtemps que les arbres les ont cachés.

Le Japon, qui chouchoute ses vieux arbres, tout en dévastant le pourtour entier du Pacifique, invente et promeut la sylvothérapie.

La forêt des sociétés européennes, c'est d'abord un espace de prélèvements et de projections : bois, chasse, symboles. La "balade en forêt" est impensable dans les temps anciens,

Droits et interdits seigneuriaux, baux d'exploitation et autres comptes de fonderies ou de verreries résument ses usages médiévaux. Romans et contes sont plus diserts : ils font des étendues boisées un espace métaphorique où les voies du salut sont peu distinctes de celles qui égarent. La traversée de la forêt y est épreuve initiatique ; affronter la bête "fauve" atteste la vaillance du chevalier. Dans le "désert" arboré, le brigand trouve un repaire, les proscrits le refuge, l'ermite la solitude contemplative : la forêt hostile peut se faire accueillante — non sans les efforts des accueillis : en témoigne *Ermites dans la taïga*², succès mondial.

Notre imaginaire des "grands bois" tient en majeure partie aux récits et aux images, jusqu'au Déjeuner sur l'herbe de Manet *via* le cycle arthurien, Tristan et Yseut, Altdorfer, le Petit Poucet, les Ents de Tolkien et la forêt des Carnutes des druides d'Astérix.

Les néo-représentations d'obédience savante, loin de s'y substituer, raniment encore les échos légendaires : même dans les mornes plantations de douglas du Morvan, on ne s'attarde pas après la tombée du jour.

La dichotomie imaginaire/fonctions économiques reste valide, l'écologie y ajoutant l'option supplémentaire.

À défaut d'avoir su construire une humanité à elle-même crédible, le XXI^e siècle se mettrait-il à espérer l'approbation des "non-humains" — désignation parfois plus condescendante qu'égalitariste ?

Sur le prétexte de révéler la *vraie nature* des arbres, la biologie et l'écologie forestières non-officielles (mais qui le deviendront peut-être...) leur attribuent des aptitudes à tendances humanisantes : « Les systèmes racinaires et les réseaux mycorhiziens qui relient ces systèmes entre eux ont la même structure que les réseaux neuronaux et se comportent de la même façon. Or, dans notre cerveau, un réseau neuronal est une graine d'intelligence »³.

Les livres et articles se multiplient sur la forêt comme lieu de communication et d'entraide entre les arbres, entre arbres et champignons, invitent les humains à prendre exemple, à rejoindre le grand échange.

La société des arbres devient le modèle de ce qu'il faudrait parvenir à réaliser dans les nôtres. Mais *quid* de la "jungle urbaine" ?

Les sciences sociales, elles, voudraient étendre l'approche et l'analyse sur tous les niveaux d'interaction entre humains et non-humains — de toute sorte, organiques ou pas. S'en tenir aux végétaux est déjà un vaste programme...

La fixation de carbone et l'émission d'oxygène par les plantes sont connues depuis plus de 200 ans. C'est seulement au XXI^e siècle que l'humanité se rend compte qu'elle n'a pas voulu le savoir. Les forêts, en disparaissant, lui deviennent visibles, leur préservation et leur extension d'importance capitale.

2 Actes Sud, éd. 1, 1995.

3 *Courrier international*, n° 1520-21, 19.12.2019-08.01.2020. Dossier *Ce que les arbres ont à nous dire*.

En quelques années, on a converti la forêt en puits de carbone aussitôt affirmé sans fond ; le bois de feu s'est ennobli en biomasse aussitôt affirmée infiniment renouvelable.

Dans le même temps, on ne sait rien de ce qui se passe entre puits de carbone et sylvothérapie, biomasse et *big hug* au vieux chêne. Ni de quoi témoigne la labellisation “forêt de loisir”.

Tout cela ne veut pas prendre en compte *l'absolue altérité du végétal*.

Les sciences non anthropocentrées pensent la forêt pour elle-même. *Cela n'a jamais eu lieu auparavant.*

L'ethnobotanique ne questionne pas encore les raisons qui incitent à partir marcher en forêt. On ne sait pas bien ce qui se passe dans nos sociétés au regard d'un territoire des arbres dont le nouvel imaginaire ne peut masquer les défaïtes.

D'où l'intérêt d'interroger la mutation qui s'opère sous nos yeux, où l'on en vient à attribuer à la forêt un rôle salvateur de l'humanité en péril et une pensée susceptible de l'absoudre.

Ces projections n'excluent pas les nouvelles pratiques. On cherche à (ré-)associer les arbres, sinon la forêt, à l'agriculture. Les anciennes cultures conjointes de plantes ligneuses, au moins l'une à fruits (orme-vigne, vigne-fruitiers, etc.), ou d'arbres et de plantes herbacées (amandier ou mûrier-céréales, verger-pré pâturé, etc.), disparues à l'avènement de la mécanisation, ne peuvent être assimilées à de l'*agroforesterie* ; mais la culture du seigle après la coupe des taillis et l'écobuage en était bien une forme transitoire.

Le changement climatique y contribuant, on s'inspire (parfois étourdimement) de l'agroforesterie tropicale dans des projets où la production ne va plus sans mise en place de milieux polyvalents, voulus “durables”.

À considérer aussi, les vécus contemporains de la forêt par des “acteurs” longtemps restés dans l'ombre : bûcherons, débardeurs, scieurs, mais aussi forestiers et autres gestionnaires⁴.

Des “parcours accrobranchés” aux “prises de conscience” des propriétaires privés, de nouveaux usages, de nouvelles attributions se manifestent : nos sociétés se rapprochent de la forêt avec leur bagage ancien et des attentes plus ou moins bien définies.

Le séminaire 2020 ne fait pas le point sur la nouvelle écologie forestière, savante ou inspirée par l'envie de réenchantement. On n'y parlera pas directement de la collaboration entre les arbres et les Mycètes, ni de la communication par émission de molécules intentionnelles.

Tout en précisant les antériorités — sans revenir sur le plus étudié mais en scrutant les *passages* entre l'ancien et le nouveau —, on voudrait considérer de près les attributions de la forêt en 2020, les ambiguïtés des discours, les essais d'humanisation, les néo-rituels, la délégation de vérité à ces bois naguère méprisés ou redoutés.

Sans omettre de prendre en compte les nouvelles pratiques de l'espace forestier et de ses produits, les innovations techniques où s'engage un autre vécu, le changement des regards et des gestes.

Sous nos yeux s'amassent “en temps réel” les matériaux d'une ethnobotanique à construire, toute en bois, au bilan carbone bon pour le futur.

Toute approche est bienvenue, historique ou contemporaine, qui ne s'en tienne pas au factuel, appréhende la forêt en s'écartant des chemins battus.

Élise Bain, Jean-Yves Durand,
Raphaële Garreta, Pierre Lieutaghi,
Pascal Luccioni, Danielle Musset.

4 Le Réseau pour les alternatives forestières en regroupe un certain nombre : alternativesforestieres.org

Comité scientifique

Élise Bain, ethnologue et coordinatrice du séminaire, Musée de Salagon.

Antonin Chabert, ethnologue et responsable du pôle scientifique du Musée de Salagon, chercheur associé à l'IDEMEC (CNRS-UMR 7307)

Jean-Yves Durand, ethnologue, CRIA-UMinho (Portugal) et IDEMEC (Aix-en-Provence).

Raphaële Garreta, ethnologue, Conservatoire botanique national des Pyrénées et Midi-Pyrénées.

Pierre Lieutaghi, ethnobotaniste et écrivain.

Pascal Luccioni, maître de conférences de grec, Université Lyon III – HiSoMA.

Danielle Musset, ethnologue, ancienne directrice du Musée de Salagon.

Modalités de soumission

Les propositions, un résumé de 5000 caractères maximum, sont à envoyer avant **le 30 avril 2020** à l'adresse suivante : elisebain@hotmail.fr

Prise en charge

Les frais de déplacement, d'hébergement et de repas des intervenants au séminaire seront pris en charge par le musée de Salagon.

Actes

Les communications, après soumission à relecture, feront l'objet d'une publication dans les Actes des séminaires de Salagon.